



HAL
open science

Toute langue est-elle marchandable? Vendre le gaélique ou l'écossais dans l'Écosse actuelle

James Costa

► **To cite this version:**

James Costa. Toute langue est-elle marchandable? Vendre le gaélique ou l'écossais dans l'Écosse actuelle. *La Bretagne Linguistique*, 2015, 19. halshs-01413309

HAL Id: halshs-01413309

<https://shs.hal.science/halshs-01413309>

Submitted on 9 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Toute langue est-elle marchandable? Vendre le gaélique ou l'écossais dans l'Écosse actuelle

James COSTA WILSON

Université d'Oslo, Norvège

Introduction: les langues comme objets et comme marchandises

En 1972, à l'occasion du *Mòd Rìoghail Nàiseanta*¹, James Shaw Grant – alors propriétaire du *Stornoway Gazette* — déclara que le gaélique ne pouvait et ne devait entrer dans le domaine économique. Il déclara ainsi :

« The value of Gaelic lies precisely in the fact that it is not the language of commerce and technology. It is not the language of the mass media. [...] It is a folk language, in which people still make their own songs and write their own poetry. [...] Gaelic has no material value whatsoever and thank God for it. It is not the language of the rat race² ».

Depuis 1972, le gaélique, comme de nombreuses autres langues dites minoritaires, est entré dans la *rat race*. Ces langues ne sont plus seulement considérées comme des traces d'un passé révolu, bonnes seulement pour une poésie localiste, mais elles sont désormais largement considérées dans divers secteurs des régions où elles sont employées comme des gages d'authenticité, des marqueurs d'une différence qui favoriserait le tourisme.

Ces changements participent d'une logique étudiée depuis plusieurs années sous le terme de commodification des langues (en anglais *commodity* se réfère à une marchandise – voir aussi [Marx, xxxx](#)). Monica Heller a notamment étudié cette question dans une série d'articles (voir en particulier sa synthèse dans l'*Annual Review of Anthropology*³). Elle précise que dans le modèle économique actuel, qu'elle qualifie de capitalisme tardif, les langues sont commodifiées (ou marchandisées) de deux manières différentes: comme compétences techniques (la connaissance de telle ou telle langue est conçue comme une compétence marchandable sur un ou plusieurs marchés), et comme signe d'authenticité, apportant une valeur ajoutée et une stratégie de distinction à des produits standardisés sur des marchés par ailleurs saturés⁴. Selon Heller, ce double mouvement

¹ Le *Mòd Royal National* est une manifestation culturelle annuelle, similaire par son organisation et sa portée à l'*Eisteddfod national* au Pays de Galles. Elle est l'occasion de compétitions de musique, danse, poésie etc.

² Cité dans Roger HUTCHINSON, *A Waxing Moon*, Edinburgh, Mainstream Publishing, 2005, p. 99.

³ Monica HELLER, « The Commodification of Language », *Annual Review of Anthropology*, 39(1), p. 101–114.

⁴ *Ibidem*, p. 102.

entraîne une compétition portant sur ce qui compte comme langue légitime et commodifiable, sur les acteurs légitimes pour définir une telle qualité, et sur qui contrôle la production et la distribution de telles ressources⁵.

Partant de ces considérations préliminaires, cet article pose la question suivante: peut-on tout vendre? Toute langue est-elle vendable? Ou plus précisément, tout dans la langue est-il vendable? Quels éléments sont sélectionnés, par qui, et pourquoi? Ce court article cherche principalement à exposer cette question et à présenter quelques éléments de réponse à partir d'un travail ethnographique mené en Écosse depuis 2006 à l'occasion d'un travail de thèse⁶.

Je proposerai d'abord un aperçu des enjeux langagiers dans l'Écosse actuelle, avant d'aborder séparément la question du gaélique et de l'écossais.

1. Langues d'Écosse

C'est devenu un cliché que de dire que l'Écosse est multilingue et l'a toujours été. Mais tout dans ce multilinguisme n'est pas placé au même niveau.

Le multilinguisme écossais n'est pas *a priori* construit comme problématique dans le discours officiel. Le site du Parlement écossais précise que des services sont disponibles dans treize langues en plus de l'anglais, et précise que l'on peut s'adresser par écrit au Parlement ou à son député dans la langue de son choix⁷. Pourtant, seules trois langues, le gaélique, l'écossais et l'anglais, sont considérées comme indexicales d'une identité écossaise commercialisable, chacune dans des domaines différents. Ces domaines reflètent et construisent un rapport entre langues, et entre locuteurs, à notre sens profondément hiérarchique.

Selon le dernier recensement (2011), le gaélique est parlé par 58 000 personnes environ⁸, et l'écossais (*Scots*) par près de deux millions de personnes.⁹ Pourtant, si l'on s'intéresse aux taux d'usage domestique déclarés de ces langues, on obtient des résultats qui confinent au marginal: 0,5% de la population pour le gaélique, 1,1% pour l'écossais, à comparer avec 1,1% également pour le polonais.¹⁰

⁵ *Ibid.*, p. 103.

⁶ James Costa, *Revitalisation linguistique: Discours, mythes et idéologies Approche critique de mouvements de revitalisation en Provence et en Écosse*, thèse de doctorat sous la direction de Marinette Matthey, Université de Grenoble, 2010. Cette recherche se poursuit à l'Université d'Oslo par une participation au projet de recherche STANDARDS, qui porte sur les enjeux sociaux de l'usage ou du non usage de standards linguistiques dans divers contextes de langues minoritaires en Europe. Voir <http://www.hf.uio.no/iln/personer/vit/pial/prosjekter/>.

⁷ Site du Parlement écossais: <http://www.scottish.parliament.uk/help/17036.aspx> [page consultée le 1er décembre 2013.]

⁸ Site du recensement écossais : <http://www.scotlandscensus.gov.uk/en/news/articles/release2a.html> (page consultée le 1er décembre 2013).

⁹ Site du recensement écossais :

<http://www.scotlandscensus.gov.uk/documents/censusresults/release2a/scotland/QS212SC.pdf> (page consultée le 1er décembre 2013).

¹⁰ Il faut cependant ajouter que le taux d'usage déclaré de l'écossais semble surtout refléter l'absence de statut social de la langue, de nombreuses personnes (pour ne pas dire la majorité de la population) ne sachant pas exactement ce que recouvre ce terme.

Chacune de ces trois langues occupe une position particulière dans l'écologie linguistique de l'Écosse actuelle. Si l'anglais est aujourd'hui ultra-dominant dans tous les domaines de la vie publique, il partage un statut d'officialité *de facto* avec le gaélique, langue officielle en Ecosse *de jure* depuis 2005. L'anglais, sous l'appellation de *Scottish Standard English* (SSE), est néanmoins la principale commodité linguistique en Ecosse. L'Écosse peut ainsi être vendue par différents types d'acteurs sociaux comme anglophone, et à ce titre attractive: pour le tourisme, pour les entreprises multinationales, et comme centre d'apprentissage de l'anglais pour étudiants étrangers. L'Université d'Edimbourg s'est récemment dotée d'une politique linguistique pour le gaélique, mais les principaux documents officiels demeurent en anglais, et en anglais seulement: il s'agit explicitement de ne pas laisser croire à de potentiels étudiants étrangers qu'ils pourraient rencontrer le type de problèmes auxquels certains sont confrontés à Barcelone par exemple avec le catalan.

Ainsi, à la question: que vend-on avant tout en Ecosse en termes linguistiques, la première réponse est l'anglais, sous son aspect de « compétence », rendant le pays attractif sur divers marchés internationaux.

2. Le gaélique: un atout pour le commerce

Le gaélique constitue également un atout pour le commerce en Écosse, sous la forme de valeur ajoutée qu'il confère à un certain nombre de produits. En ce sens, il occupe une fonction similaire à celle que cherchent à développer de nombreux militants linguistiques en Europe, arguant de la valeur économique des langues qu'ils défendent. On pense par exemple en Bretagne au programme *Ya d'ar brezhoneg!*, ou à son équivalent occitan *Òc per l'occitan!*

Les exemples d'utilisation du gaélique dans le commerce sont désormais très nombreux, et concernent tous types de produits. On peut ici mentionner le cas du whisky, dont le nom est lui-même dérivé du gaélique *uisge beatha* (eau de vie), mais qui jusqu'aux années 2000 n'avait pas fait l'objet d'une appropriation particulière, mis à part dans un cas très particulier, celui de Pràban na Linne / The Gaelic Whiskies.

La compagnie débute son activité en 1976, suite au rachat par le millionnaire écossais Iain Noble d'une partie des propriétés du Clan Macdonald alors en sérieuses difficultés financières (Hutchinson, 2005 : 102 et suivantes.) Noble apprenait alors le gaélique, et voulait reproduire sur l'île de Skye la dynamique des îles Féroé, dynamique culturelle mais aussi nationale. S'interrogeant sur le succès des Féroé par rapport aux îles écossaises, il écrit ainsi, en 1972 dans le *West Highland Free Press* :

« [...] when I asked the Faroese, I was amazed when they all replied that things began to happen when they decided to be Faroese and stop being Danish. This sparked the whole thing off. It gave

them a sort of self-respect. Danish had been the language of business. Faroese was dying out in families and children were growing up who could hardly speak it¹¹ ».

Noble décida ainsi de promouvoir le gaélique dans son entreprise, en recrutant autant que possible des gaélophones localement, et en les encourageant à utiliser le gaélique dans tous les domaines, y compris en s'adressant à lui. Dans la continuité de ce projet, il installa vers le milieu des années 1970 un établissement chargé d'enseigner le gaélique dans une vieille grange nommée *Sabhal mòr Ostaig*, prémices de l'actuel Collège gaélique désormais membre de l'Université des Highlands et des Îles (UHI).

Si nous avons développé ici cette histoire, c'est pour rendre plus saillant le contraste avec la situation actuelle, non celle de l'entreprise, mais celle de l'utilisation du gaélique dans le commerce. La volonté de Noble et de son entourage, dans les années 1970, était de dynamiser une économie locale en misant sur un développement de la confiance en eux des îliens et des gaélophones, dans une logique nationale calquée sur celle des Féroé. Dans sa communication publique dans les années 1990, le groupe Pràban na Linne vendait son whisky comme étant celui des gaélophones, et on a vu qu'à l'origine sa stratégie visait à développer un usage actif de la langue dans l'entreprise. La situation semble aujourd'hui plus ambiguë, et si certains employés savent encore le gaélique, le site internet de la compagnie¹² est en anglais seulement, le gaélique y jouant un rôle cosmétique. Le gaélique est présent dans sur les whiskies, la signalétique des bâtiments de l'entreprise est monolingue en gaélique (voir photo ci-dessous), et l'adresse officielle utilise le nom gaélique du lieu, Eilean Iarmain plutôt que sa version anglaise, Isle Ornsay. Mais on ne peut s'empêcher de penser, en visitant le siège de l'entreprise ou l'hôtel qui lui est associé, que le gaélique a aujourd'hui une fonction de distinction sur le marché du tourisme, et me sert plus principalement de point de focalisation pour le développement de la langue et de l'économie locale.

¹¹ Iain Noble en 1972, cité par Roger HUTCHINSON, *op. cit.*, p. 103.

¹² Site de Pràban na Linne : <http://www.gaelicwhisky.com> (site consulté le 1er décembre 2013).



Siège de Pràban na Linne et bar / boutique à Eilean Iarmain, Skye / An t-Eilean Sgitheanach

De nombreux autres whisky ont naturellement un nom gaélique à l'origine, sans que cet aspect n'ait jamais été (ou ne soit) mis en avant par les producteurs. De nombreux whiskys de l'île d'Islay sont emblématiques de cette tendance, par exemple *Caol Ila* (le détroit d'Islay en gaélique) ou *Bunnahabhainn* (l'estuaire de la rivière). D'autres ont récemment choisi de mettre en avant une identité gaélique par un usage cosmétique de la langue, comme dans le cas des whiskys de l'île de Jura (*Diura* en gaélique). L'un des whiskies produits par la distillerie s'appelle ainsi *Diurach's own*, le mot *Diurach* signifiant « habitant de l'île d'Islay ». De la même manière, dans une volonté évidente de mise en place de storytelling, le site propose de « devenir un Diurach » :

« “Diurachs” signifie “les gens de Jura” en gaélique. Nous vous invitons à devenir un membre honoraire de notre communauté très solidaire, à découvrir nos aventures palpitantes et à partager votre propre histoire avec des passionnés du monde entier qui partagent votre vision¹³ ».

Il n'est, dans la communication officielle de l'entreprise, nullement question de développement d'une communauté, de développement local, d'initiative politique ou de tentative de promouvoir une langue parce qu'elle serait la voix d'un groupe marginalisé. Au contraire le texte se focalise sur le client, à qui l'on vend une histoire qui rappelle plus le temps de la mythologisation des Highlands que celui des luttes pour les droits linguistique ou sociaux des années 1970. Et auquel on promet

¹³ Site des whiskies Jura : <http://www.jurawhisky.com/fr/> (site consulté le 5 décembre 2013).

une participation dans cette histoire, en lui proposant de devenir (gratuitement, en échange de publicités électroniques) un *Diurach*.

Le gaélique est principalement employé pour cette force évocative, celle d'une Écosse mythique et celtique, apparemment profitable sur le marché actuel du tourisme¹⁴. Et au-delà de l'exemple de Pràban ma Linne, on retiendra surtout que le gaélique ne semble pas faire l'objet d'un usage destiné plus particulièrement aux gaélophones (contrairement à ce qui se passe au Pays de Galles), même s'il est probable que ceux-ci puissent s'orienter vers ces produits.

Dans le cas du gaélique, ce qui est vendable c'est donc bien la capacité à indexer un certain particularisme largement fantasmé, mais permettant des stratégies de distinction sur certains marchés par le biais d'un appel à l'authentique. Différence, celtitude, identité, autant de qualités supposées plaire aux touristes.

3. L'écossais: une langue pour rire?

À l'inverse du gaélique, il semble à première vue que l'autre langue de l'Écosse, que nous appelons ici écossais¹⁵, ne soit pas un bon candidat à la vente. Langue germanique sœur de l'anglais, au statut social faible, jouissant de peu de reconnaissance de la part de l'État comme de ses locuteurs¹⁶, au statut mal défini, sans limites claires avec l'anglais, sans standard linguistique de référence, représenté par de multiples formes dialectales, langue de l'humour traditionnel, l'écossais se prête mal à la stratégie du marché de niche. L'absence de forme standard, le fait qu'il n'existe pas de matériel d'apprentissage, de communautés d'apprenants comme c'est le cas pour le gaélique, en fait en outre une langue sans public externe, conscient de son existence en tant que langue, une langue sans potentiel identificatoire. Il semblait donc que l'écossais fût condamné à ne pouvoir être vendu, et à rester sans valeur matérielle ainsi que le prédisait James Shaw Grant pour le gaélique dans les années 1970.

Pourtant, depuis quelques années on voit se multiplier les exemples d'utilisation de l'écossais, au-delà des quelques noms de magasins que l'on pouvait rencontrer à Edimbourg ou ailleurs. Et on

¹⁴ Voir à ce sujet Sara BRENNAN et James COSTA, « Celtic Commodified: The Role of Minority Languages in Scottish and Irish National Celebrations », *Babel Civilisations*, à paraître.

¹⁵ Appelée traditionnellement *Scotch* en anglais, la langue est désormais généralement connue dans cette langue sous son nom écossais, *Scots*. La littérature en français préfère généralement garder le terme de *Scots* en français, utilisant le mot écossais éventuellement pour le gaélique. Nous ne voyons pas pourquoi le français adopterait des conventions particulières pour une langue dont le nom traduit de fait l'équation langue-nation qui se mettait en place au moment de l'Acte d'Union de l'Angleterre et de l'Écosse en 1707. Car le *Scots* actuel est bien la *lingua scotica*, héritière de la langue de l'État écossais au 18^e siècle.

¹⁶ Selon un sondage paru en 2010 pour le compte du gouvernement écossais et conduit auprès de 1000 adultes en Écosse, 85% des personnes interrogées disait parler écossais, mais 64% de l'échantillon considéraient que l'écossais n'était pas une langue, mais une forme d'anglais, ou du mauvais anglais. Sondage TNS-BMRB, « Public Attitudes Towards the Scots Language », Edinburgh, Scottish Government Social Research, 2010.

voit se multiplier ces occurrences dans des cas très précis: t-shirts, sets de table, sous-verres, torchons de cuisine, affiches. En d'autres termes, sur des objets de décoration¹⁷.

Prenons quelques exemples. Les sous-verres par exemple: dans l'un ses sets que l'on trouve dans de nombreux magasins, y compris à la boutique du Parlement écossais, et vendus comme des « dialect coasters », on trouve les mots suivants: *blether, eejit, besom, foutter, numpty, steamin*¹⁸. Prenons d'abord le registre des mots: il s'agit de mots familiers, voir grossiers, signifiant respectivement bavarder, idiot, personne (notamment une femme) inutile et exaspérante, ignorant, ivre. Il s'agit de jouer sur l'image de l'écossais comme langue du peuple, langue à la fois populaire et grossière, mais acceptable dans sa grossièreté même de par son pedigree populaire. En cela, on pourrait rapprocher ce type de représentations de celles qui accompagnent le français régional de Provence. Les sous-verres imitent un dictionnaire, définissant le terme en anglais, mais cet habillage académique n'est semble-t-il ici qu'habillage, permettant de mieux faire passer les termes utilisés, en détournant humoristiquement le genre « dictionnaire ». En outre, aucune réflexion n'est apportée à l'aspect graphique des mots, qui doivent, pour les besoins de l'opération, pouvoir être lisibles immédiatement par un lecteur anglophone. Ainsi, *steamin'* fait usage de l'*apologetic apostrophe*, condamnée à plusieurs reprises par diverses assemblées d'écrivains écossais, et bannie de l'usage écrit des dictionnaires ou dans la littérature car impliquant qu'il manque une lettre, assujettissant l'écossais à l'anglais¹⁹.

Pour résumer, l'entreprise commerciale utilisant l'écossais le réduit d'une part à une série de mots, humoristiques ou supposés tels, et par l'usage de conventions graphiques qui sont celles de l'anglais le rend accessible à un marché qui n'est pas nécessairement celui des scotphones mais celui du pittoresque (par opposition au typique, illustré par l'usage du gaélique). En d'autres termes, si l'usage du gaélique peut dans certains cas être associé à un certain militantisme linguistique et à la promotion de la langue, il est difficile de penser que c'est le cas ici. Et de fait, ces objets ne sont pas produits par des groupes militants.

Autre registre dans lequel l'écossais semble exceller, celui de la sagesse populaire. Considérons par exemple les torchons, vendus sous l'appellation générale de « dialect tea towels ». Un site de vente en ligne indique : « These tea towels will assist in the translating of some familiar Scottish

¹⁷ Nous excluons de cette courte étude le cas très particulier des îles Shetland, où la variante locale de l'écossais, connue localement sous le nom de *Shetlan*, est fréquemment employée à la fois dans les noms des commerces destinés aux îliens, et dans une stratégie de distinction sur le marché du tourisme. Ce cas particulier s'explique en partie par une stratégie de légitimation ancienne du shetlandais dans la presse, la littérature, l'éducation et d'autres domaines de la vie publique. Voir Atina NIHTINEN, *Ambivalent Self-Understanding? Change, Language and Boundaries in the Shetland Islands (1970-Present)*, Åbo, Åbo Akademi University Press, 2011.

¹⁸ On peut voir les sous-verres sur le site du fabricant, Canny Coasters:

<http://www.cannycoasters.com/acatalog/DialectCoasters.html> (page consultée le 20 novembre 2013).

¹⁹ Pour les règles régissant l'usage de l'apostrophe en écossais, voir David PURVES, *A Scots Grammar*, Edinburgh, Saltire Society, 2002, p. 124.

dialect words²⁰ », suggérant par là que le public cible est à chercher parmi les non locuteurs de l'écossais, nouveaux arrivants ou touristes. Certains torchons estiment « célébrer la langue écossaise » (« *Celebrate the Scots language* »), d'autres présentent des « Vieux mots écossais » (« *Auld Scots words* »). D'autres sont plus spécialisés proposant des mots de Glasgow ou d'Aberdeen en *Doric*. Une dernière catégorie enfin propose une série de proverbes ou dictons, mêlés à des phrases emblématiques, tirées de chansons par exemple. Citons ainsi:

1. *Dinnae fash yersel* (pas d'inquiétude)
2. *We're a' Jock Tamson's bairns* (nous sommes tous pareils sous la peau)
3. *Haud yer wheesht* (sois tranquille – phrase habituellement adressée aux enfants)
4. *It's a braw bricht moonlicht nicht the nicht* (C'est une belle et claire nuit de pleine lune ce soir – virelangue)
5. *It's no' worth a tinker's curse* (ça ne vaut rien)
6. *Here's tae us! Wha's like us? Damn few, an' they're a' deid!* (À nous! Qui nous ressemble? Bien peu, et ils sont tous morts – toast traditionnel)
7. *It's a sair fecht* (La vie est dure).

Les remarques faites à propos des sous-verres sont valables ici aussi: orthographe aussi proche que possible de l'orthographe anglaise, utilisation de l'apostrophe apologétique (*an'* pour *an*, *a'* pour *aw*) affiliant (ou subordonnant) l'écossais à l'anglais, mélange de registres (phrases rituelles, proverbes, dictons, phrases figées) et de types d'écossais, du plus dense²¹ (par exemple *Haud ter wheesht*) au plus transparent (*It's not worth a tinker's curse*). Là encore, bien qu'annonçant une célébration, il s'agit plutôt d'une mise en scène de ce qui serait l'humour et la sagesse écossaise, et qui correspond de fait aux stéréotypes habituels de la sagesse populaire.

Au-delà du stéréotype cependant, ces phrases correspondent au bagage standard de tout écossais, notamment exilé, et de générations de descendants d'écossais parmi lesquels se sont transmis quelques rudiments linguistiques. On peut donc suggérer un public supplémentaire, les descendants d'émigrés venus en touristes en Écosse.

Pour résumer, ces produits présentent un écossais présenté comme dialecte, sans intérêt pour une présentation de la langue comme système autonome, axé sur le lexique et des formules figées, fortement teintées d'affectif.

²⁰ Site de kiltmakers.co.uk : <http://kiltmakers.co.uk/categories/scottish-gifts/dialect-tea-towels> (page consultée le 15 novembre 2013).

²¹ Terme proposé par J.D. McClure pour décrire le continuum écossais allant de l'anglais standard d'Écosse aux dialectes du nord-est et des îles, les plus éloignés de l'anglais d'un point de vue linguistique. Voir John Derrick McCLURE, « Developing Scots as a National Language », dans J. D. McClure, A. J. Aitken, et J. T. Low (dir.), *The Scots Language: Planning for Modern Usage*, Edinburgh, Ramsey Head Press, 1980, p. 11–44.

Mais on peut aller plus loin. Quelle différence y a-t-il entre la manière dont le gaélique et l'écossais sont utilisés? Fondamentalement, il faut noter que si le gaélique est utilisé pour la valeur ajoutée qu'il confère à une marchandise ou à un service donné, provoquant l'effet de niche dont parle Monica Heller, pour l'écossais il en va tout autrement. L'usage de l'écossais n'apporte rien aux torchons, ou sous-verres, en tant que tels. Le consommateur n'achète pas ces objets parce qu'il a besoin d'un torchon ou d'un sous-verre. En fait, c'est la langue qui est vendue, la langue elle-même, pour son pouvoir évocateur, humour ou sagesse, plutôt que l'objet qui lui sert de support. La langue est ainsi déconnectée du produit support, elle est le produit elle-même. Mais pour cela, elle se doit d'être déconnectée de toute revendication d'officialité, de droits linguistiques, de standardisation autonome, elle doit être pure émotion et être figée dans une représentation stéréotypée.

Conclusion

Nous questionnions, en début de texte, l'idée que tout dans la langue n'est pas exploitable commercialement. Nous avons posé le gaélique comme cas idéal de la situation décrite en introduction, celle de la langue comme véhicule d'authenticité, et comme pourvoyeur de valeur ajoutée sur un marché saturé. Le gaélique, en cela, apporte en gage d'authenticité la celtitude, l'image romantique des Highlands, image renforcée par des films comme *Rob Roy* ou *Braveheart*.

A l'inverse, l'écossais sert principalement de véhicule à une littérature humoristique, son statut dans la société actuelle est bas, son degré de reconnaissance faible, et la plupart de ceux qui pourraient compter comme locuteurs ignorent ou veulent ignorer cette compétence. Cette langue était donc un candidat idéal à l'oubli, non commodifiable du fait de tout ce qui pourrait apparaître comme un ensemble de tares irréductibles.

L'écossais est pourtant loin d'être ignoré, comme nous l'avons vu. Mais plutôt que de servir d'argument d'authenticité sur un marché de niche, il est objectivé comme langue figée et comme véhicule d'humour, de sagesse, en bref, de populaire, et vendu en tant que tel sur un nombre important de supports auxquels il n'apporte rien — bien au contraire, ce sont les supports qui lui confèrent une matérialité.

Dans le cas de l'écossais, ce ne sont pas les militants qui effectuent ce travail, et ceux qui vendent la langue ne cherchent pas à en diffuser l'usage. Ce que l'on voit donc, dans le cas de la commodification / marchandisation des langues, c'est qu'elle peut se nicher dans des manifestations très différentes selon les contextes. Des processus similaires se manifestent dans les deux contextes, mais sont manifestés de manière très différente en fonction de la situation sociolinguistique, reflétant et matérialisant en même temps des hiérarchies sociales. Dans le cas présent, elles contribuent à enfermer les locuteurs de l'écossais dans un rôle subalterne du fait du manque se

sérieux ou du passéisme associé à la pratique de la langue. Ce que cette brève étude suggère par ailleurs, c'est aussi que moins une langue est parlée, plus elle devient facilement commodifiable: il y a moins de locuteurs auxquels rendre des comptes, et l'autorité linguistique traditionnellement dévolue à certaines catégories de locuteurs devient disponible, en particulier pour le marketing. Les langues tombent ainsi, en quelque sorte, dans le domaine public. Le gaélique devient ainsi, de stigmatisé qu'il était jusque dans les années 1970, associé à une économie de signes profitable — paradoxalement du fait de l'action militante qui cherchait un autre type de reconnaissance. L'écossais est quant à lui encore parlé, trop sans doute pour ne pas être associé aux stigmates d'une ruralité encore trop proche ou d'une urbanité dérangeante, celle de Glasgow en particulier. Seuls restent alors disponibles la nostalgie et l'humour.

Remerciements

Ce travail a été soutenu pour partie par le Conseil Norvégien de la Recherche (Norges Forskningsråd) à travers son programme de financements de Centres d'Excellence, projet numéro 223265.